

ENTRE LAME ET LAMELLE

particulière : les années 1920

Meursault dans *L'étranger*, dans le prolongement de la littérature algérianiste (Randa et Bertrand) tue l'Arabe, d'ailleurs sans identité, indigne d'exister, comme si Camus voulait ainsi effacer toute trace autochtone pour lui substituer d'autres indigènes, cette fois-ci essentiellement d'origine européenne, avec comme éléments fondateurs Tertullien, Apulée ou saint Augustin. Ce dernier est considéré comme un traître par Kateb Yacine : «Moi, j'ai ressenti ça comme un crachat. Pour moi, saint Augustin, c'est Massu, parce qu'il a massacré les Donatistes, ceux qui étaient des chrétiens sincères. Ils avaient pris position pour les insurgés et les ouvriers agricoles qui se battaient contre les latifundia, contre les colons romains, exactement comme nous contre les Français. Saint Augustin a appelé à la répression et la répression a été atroce. C'a été des massacres. Fêter saint Augustin, qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi ? Parce qu'il est né en Algérie ? Dans ce cas-là, Camus aussi est né en Algérie. Et beaucoup de gouverneurs généraux» (entretien avec Tassadit Yacine, *Awal* n°9, 1992).

Gérard de Nerval qui n'est pas le seul (on peut citer entre autres auteurs, Lamartine, Chateaubriand, Renan, Flaubert, Delacroix...) reprend à son compte la théorie de Montesquieu sur le despotisme oriental : «J'avais peut-être un peu cédé au désir de faire de l'effet sur ces gens tour à tour insolents ou serviles, toujours à la merci d'expressions vives et passagères, et qu'il faut connaître pour comprendre à quel point le despotisme est le gouvernement normal de l'Orient». Jules Ferry ne disait-il pas à propos de l'Algérie qu'il fallait réduire ce peuple à néant : «Si nous avons le droit d'aller chez ces barbares, c'est parce que nous avons le devoir de les civiliser (...) Il faut non plus les traiter en égaux, mais se placer au point de vue d'une race supérieure qui conquiert» (à la Chambre, en 1884). Son discours est d'actualité. Il faudrait tout simplement substituer au mot «civiliser» le verbe un peu récent, démocratiser. Même des écrivains comme Albert Camus ont accompagné l'Empire en refusant d'admettre de dénoncer la colonisation, se satisfaisant d'articles sur la misère en Kabylie (reportage publié dans le

L'Etranger de Camus qui tue l'Arabe, mais soutient qu'il ne sait pas. Ce jeu parodique met en scène les différentes postures d'une altérité nourrie des traces profondes d'une Histoire conflictuelle et d'une mémoire à tâtons. D'où les difficultés actuelles d'un véritable échange. Ainsi, la notion du double, chère à Michel Foucault et dominant profondément l'épistémè contemporaine, caractéri-

La prise de parole par les colonisés fut déterminée par la crise généralisée de l'économie algérienne qui subissait les conséquences de la guerre aggravées par une série de mauvaises récoltes. La hausse des prix menaçait sérieusement les revenus fixes. Des grèves étaient déclenchées un peu partout. Le gouvernement Abel réagit violemment contre ces manifestations de mécontentement.

se le discours ambiant donnant à voir des formations discursives mettant en scène une figure authentique et son clone appelé à légitimer la présence du signe premier et de le dépouiller de toute historicité, en l'investissant de charges mythiques. Le mythe tente ainsi de se jouer de l'Histoire, tordant le cou à un Temps marqué décidément du sceau de l'absence. Le signe et son clone constituent une paire participant de la mise en accusation du colonisé, péjorant son discours et le présentant comme résolument statique.

L'école contribue à la fabrication de l'image du colonisé, condamné à une vie de paria. C'est le moment crucial. Paradoxalement, les outils politiques utilisés par les premiers artisans de la structure partisane autochtone étaient empruntés à la France et réemployés contre la puissance occupante. C'est, en quelque sorte, l'histoire de Caliban et de Prospero dans *La tempête* de William Shakespeare. Cette instance partisane ne fonctionne pas tout à fait, selon le schéma européen, mais emprunte certains de ses éléments à la culture autochtone. Le chef de l'ENA ou du PPA était à la fois président de parti et chef de zaouïa. Cette posture double, syncrétique va caractériser le fonctionnement de tous les espaces politiques et intel-

d'Algérie. L'échiquier politique autochtone était pluriel, traversé par plusieurs courants qui caractérisent toujours la société algérienne. L'assimilation côtoyait le discours sur l'indépendance. Mais dans les deux situations, il n'y a pas une rupture radicale avec le discours européen, mais une reproduction de ses schémas et de ses structures, empêchant ainsi la mise en œuvre d'un discours

réellement autonome. Lors du premier congrès de la fédération, l'assemblée demanda la représentation des indigènes au Parlement, l'égalité des traitements et des indemnités dans les emplois confiés aux Européens et aux indigènes, la suppression du Code de l'indigénat et l'application des lois sociales. Dans les deux programmes, nous constatons la présence de revendications similaires (application de lois sociales, suppression du Code de l'indigénat), mais surtout l'existence de divergences fondamentales. Si l'Etoile nord-africaine parlait d'indépendance nationale, la Fédération des élus réclamait l'assimilation. Ces deux discours politiques allaient avoir de sérieuses incidences sur la production culturelle et l'organisation des luttes.

Le théâtre, par exemple, fut lui aussi lieu et enjeu des pratiques politiques de l'époque. Mahieddine Bachetarzi reprenait souvent dans ses pièces les thèses défendues par la Fédération des élus, organisation très proche de la bourgeoisie des grandes villes. Dans les textes de Tahar Ali Chérif, l'empreinte réformiste est évidente alors que les romans de Rabah Zenati, Djamilia Debbeche, Ould Cheikh et Hadj Hamou, les lieux de l'assimilation sont très présents. Mais l'assimilation est-elle possible ? Est-il possible de se fondre dans l'Autre ?

L'assimilation signifie la disparition des origines et la perte d'identité, ce qui est une entreprise caduque. C'est essentiellement la rupture avec son groupe d'origine, ses pratiques culturelles et ses langages. C'est une opération impossible dans la mesure où il est trop peu évident de se dépouiller de ses oripeaux originels. Il n'y a pas de possibilité d'échange. L'altérité se réduirait ainsi à une seule unité, le moi et l'autre ne feraient qu'un. Ce qui est impossible à réaliser dans un pays où les forces coloniales cherchaient à détruire chez le colonisé tout sentiment d'appartenance nationale, réduisant les autochtones en une masse compacte, analphabète, considérée comme incapable de réagir à toute action répressive, fonctionnant comme une catégorie figée, immobile, contrairement au colonisateur présenté comme doué de dynamisme. Les massacres de mai 1945 constituaient l'exemple-type de la féroce machine coloniale, condamnant les Algériens à une terrible paupérisation.

Le début du siècle connut une certaine renaissance religieuse. Des intellectuels, écrivant en arabe, influencés par le courant réformiste animé par Mohamed Abdouh et Jamal Eddine el Afghani, constituèrent l'Association des oulama dirigée par Abdelhamid Ben Badis et El Okbi. Au même moment, les idées de la «Nahda» firent leur apparition en Algérie. Les oulama se fixèrent les objectifs suivants : «Assainir ce qui est gâté, redresser ce qui est tordu, remettre l'égaré dans la vie droite». L'enseignement religieux fut encouragé. Le passé des Arabes et la poé-

sie ancienne étaient exaltés. Ce «retour aux sources» était interprété comme une sorte d'affirmation de soi, une tentative de se distinguer du colonisateur. Ce repli identitaire était l'expression de la résistance des Algériens qui répondaient ainsi aux colonisateurs, mettant en relief une Histoire singulière et prestigieuse, rejetant toute idée d'assimilation. La question identitaire est au cœur des programmes politiques des partis nationalistes.

Le PPA revendiquait fièrement son appartenance à l'espace islamique. L'altérité est ainsi marquée du sceau de la défiance et d'une certaine singularité conflictuelle. Le colonisé allait mettre en avant tout ce qui pouvait le distinguer du colonisateur. : valeurs, coutumes, traditions, pratiques religieuses... Sur le plan politique, la décennie qui suivit la guerre 1914-1918 fut importante dans la redéfinition de certains segments de l'identité nationale saisie dans l'optique d'une vision essentialiste. Les actions entreprises durant cette période eurent une influence considérable sur le devenir de l'Algérie et contribuèrent grandement à la mise en éveil de contradictions et d'ambiguïtés articulant encore aujourd'hui le discours et les pratiques culturelles et politiques.

La prise de parole par les colonisés fut déterminée par la crise généralisée de l'économie algérienne qui subissait les conséquences de la guerre aggravées par une série de mauvaises récoltes. La hausse des prix menaçait sérieusement les revenus fixes. Des grèves étaient déclenchées un peu partout. Le gouvernement Abel réagit violemment contre ces manifestations de mécontentement. Les grèves des dockers et des cheminots furent durement réprimées. Les trois départements, Alger, Oran et Constantine étaient dramatiquement affectés par la crise. En mai 1920, le conseiller général d'Orléansville (Chlef) constatait ceci : «Les indigènes ont vu le spectre de la famine.» Grâce essentiellement à l'école et aux rares Algériens scolarisés, le mouvement national allait prendre un tournant contestataire, après les différentes révoltes du XIX^e siècle conduites par des hommes et des femmes comme l'Emir Abdelkader, Mokrani, Haddad, Fatma n'Soumer. C'est à partir du début du XX^e siècle que les élites nationalistes, nourries, en partie, des savoirs de l'Autre, l'occupant et ancrés dans leur propre culture, vont mettre en œuvre un discours différent, autonome, produisant une autre image, refusant toute assimilation considérée comme tragique. Reprenant la forme et les outils d'interprétation et d'organisation du colonisateur, les colonisés les investissent d'un nouveau contenu, produisant ainsi des espaces de production discursive marqués par une certaine dualité. Il n'y a pas de contestation, ni d'interrogation de la structure empruntée à l'autre, même si des stigmates et des résidus de la forme autochtone parcourent la représentation politique. Ce qui risquerait de poser problème, par la suite, dans le sens où certains éléments et traits de l'instance empruntée s'avèreraient obsolètes. Nous avons l'impression que le colonisé inverse simplement les choses, en adoptant des instruments du colonisateur.

Le parti politique, introduit dans l'espace du dominé, se caractérise par la présence de lieux de neutralisation de la mémoire organisationnelle autochtone. C'est pour cela qu'aujourd'hui, les différents «partis» politiques algériens sont marqués du sceau de l'étrangeté et de l'étrangéité, ne réussissant pas à drainer les foules, ni à proposer des programmes clairs et des stratégies cohérentes. Jusqu'à présent, le discours colonial investit certains espaces interstitiels et les différentes structures et organisations sociales et politiques.

A. C.

Comme chez Kateb Yacine dans son roman Nedjma, quand un personnage autochtone gifle en connaissance de cause Ernest, le Français, contrairement à Meursault de L'Etranger de Camus qui tue l'Arabe, mais soutient qu'il ne sait pas. Ce jeu parodique met en scène les différentes postures d'une altérité nourrie des traces profondes d'une Histoire conflictuelle et d'une mémoire à tâtons.

quotidien *Alger républicain* du 5 au 15 juin 1939 dans lequel l'écrivain décrit le dénuement et la misère des populations kabyles sans s'attaquer à la logique coloniale) où il omet de mettre en accusation le système colonial. C'est en réponse à ce discours truffé de clichés et de stéréotypes que va réagir l'élite des pays dits arabes en plongeant dans les origines donnant à voir une autre culture, une autre civilisation, sans rejeter certains acquis de l'école. C'est la même réalité qu'a connue l'Afrique noire avec la négritude, grâce à Césaire, Senghor et Damas. La relation avec le colonisateur ne pouvait être que négative, oppositionnelle, donnant à voir un «Occident» arrogant et injuste. Certains romans arabes et pièces de théâtre s'inscrivent dans une sorte de réaction au discours «occidental», donnant à voir une logique inversée, intrusion de traces d'emprunts extrêmement prégnants. Comme chez Kateb Yacine dans son roman *Nedjma*, quand un personnage autochtone gifle en connaissance de cause Ernest, le Français, contrairement à Meursault de

lectuels, même après l'indépendance. Le discours est le lieu d'articulation de la rencontre de plusieurs espaces et de différentes postures culturelles et idéologiques. De création récente, les partis politiques, encore prisonniers des limites et des contraintes de l'époque, n'avaient pas des programmes clairs et cohérents. Ils se satisfaisaient d'un certain nombre de slogans. Un parti comme le PPA, par exemple, qui était indépendantiste, ne présentait pas des arguments cohérents et sérieux sur les grandes questions politiques de l'époque. Son discours était d'une extrême ambiguïté. D'ailleurs, à part la revendication indépendantiste, le FLN allait reprendre cette démarche floue, ambiguë qui allait se retrouver d'ailleurs, chez tous les gouvernements d'après 1962. Une lecture de la presse nationaliste nous apporte des informations éclairantes sur le discours peu clair des partis nationalistes quant aux questions idéologiques, sociales et économiques.

Parallèlement à cette organisation indépendantiste, un mouvement intégrationniste vit le jour : la Fédération des élus indigènes